

Pour saluer Jerusa : des boulevards du populaire aux chemins creux de la mémoire.

Jacques Migozzi

J'ai rencontré Jerusa voici une douzaine d'années, à l'occasion d'un colloque co-organisé à Limoges par mon Centre de recherches et l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul. « Littératures orale et populaire. Approches croisées France / Brésil » : tel était le titre de ce coup d'essai par lequel l'équipe de Limoges ouvrait pour la première fois son champ d'investigations à d'autres corpus que les récits imprimés de grande consommation produits et diffusés par des industries culturelles en Europe occidentale ou en Amérique du Nord. Sans m'en douter, en acceptant d'inviter sur recommandation la directrice du Núcleo de Poéticas da Oralidade de la PUC-SP, j'allais gagner une partenaire intellectuelle de premier plan et une amie. Ce jour-là, Jerusa releva non seulement le défi de communiquer en français, en véritable polyglotte, mais sut communiquer sa ferveur pour les folhetos du Nordeste en résumant tous les acquis de sa recherche au long cours sur les « matrices imprimées de l'oralité ». Au fil de nos échanges, de colloques en missions à Sao Paulo ou Limoges, d'invitations en rencontres de la Coordination internationale des chercheurs en littératures populaires et culture médiatique – avec quelques autres complices intellectuels, Jerusa et moi-même avons créé ce réseau en 1997, lors d'une rencontre inaugurale tenue à l'Université de Saint-Etienne –, je dois à Jerusa un précieux décentrement épistémologique de mon regard de chercheur. Grâce à elle, j'ai pu en effet approcher une saisie du « populaire » désincarcérée des dichotomies canoniques européennes, et j'ai probablement discerné un peu mieux certains aspects de la culture médiatique d'hier et d'aujourd'hui. Le bref témoignage qui suit vaut donc pour hommage et marque de reconnaissance.

La dénomination « littérature populaire » ne cesse d’embarrasser depuis trois décennies au moins les chercheurs européens qui se collètent aux textes et pratiques culturelles rassemblés et stigmatisés sous ce label. Comme l’adjectif « populaire » peut endosser grosso modo trois grands sens et désigner ce qui émane du peuple, ce qui a trait au peuple et lui est destiné, ou ce qui est aimé du peuple, dès lors qu’on l’accolé à la notion elle-même hautement problématique de « littérature », ce qualificatif écartèle en effet d’emblée les corpus discursifs qu’il prétend désigner entre trois avatars potentiellement fort dissemblables. Si l’on retient l’*origine* « populaire » comme marqueur ontologique, on sera tenté de privilégier d’une part des textes censés exprimer un imaginaire collectif génésique, portés par la performance orale de conteurs et autres rhapsodes, dont la mouvante parole tisserait, dans ses permanences transhistoriques et ses incessantes variations, le spectre des « littératures de la voix » chères au grand découvreur Paul Zumthor ; d’autre part des textes rédigés par des scripteurs issus de classes sociales modestes, comme dans le cas de la « poésie populaire » romantique dans les années 1840 ou dans celui de l’éphémère « littérature prolétarienne » dans les années 1930. Si l’on insiste au contraire sur la visée du peuple comme lectorat spécifique, donc sur l’intentionnalité présidant à la rédaction et à la diffusion des textes, on peinera à distinguer le registre thématique du « populiste » d’avec les stratégies de captation du « populaire », qu’elles relèvent de la logique marchande des industries culturelles ou de desseins édifiants, et on qualifiera paradoxalement parfois de « populaires » des textes au public restreint. Dans tous les cas, la réflexion bute sur le flou notionnel redoutable, et probablement inextricable, qui auréole « en amont » sur le plan sémantique le substantif-fétiche de « peuple », dont c’est peu dire qu’il est pluri-accentué idéologiquement et qu’on ne peut l’employer innocemment. Or, la force de Jerusa, sa formidable *simplicité* épistémologique, tient à sa capacité de praticienne-théoricienne irriguée de brasilianité à relativiser, sinon à ignorer, ces équivoques et ces

confusions terminologiques, et ce faisant à purger le regard savant de l'ethnocentrisme de classe, qui dicte et façonne les hiérarchies symboliques du canon culturel. Par ses essais novateurs *Cavalaria em cordel* ou encore *O Livro de São Cipriano : uma legenda de massas*, Jerusa a par exemple éclairé l'osmose et la contamination réciproque entre culture orale populaire, littérature populaire écrite et littérature savante, que le découpage canonique et le regard académique tendent encore trop souvent à dissocier. Les recherches de Jerusa, raisonnant sur des pratiques culturelles largement observables dans le Brésil de la deuxième moitié du XXe siècle, m'ont ainsi permis de mieux comprendre le processus dynamique et permanent de transferts interculturels, intergénériques et intermédiatiques qui pouvait caractériser la culture populaire d'Europe occidentale avant « la fin des terroirs » – pour reprendre sciemment le titre du grand historien de la culture Eugen Weber –, et qui ne subsistent plus aujourd'hui qu'au stade de traces résiduelles. En s'associant à Jean-Yves Mollier et Hans-Jurgen Lüsebrink pour organiser en 1999 deux colloques jumeaux et complémentaires, l'un à l'Université de Versailles-St Quentin en Yvelines, l'autre au Brésil, sur « les almanachs populaires en Europe et dans les Amériques du XVIIe au XXe siècle », Jerusa a de même contribué à dissiper quelques préjugés tenaces sur l'archaïsme supposé de ces « encyclopédies portatives », réévaluées dans leur rôle médiatique de premier plan au cœur de l'espace public des sociétés traditionnelles.

Mais la vertu intellectuelle de Jerusa ne se cantonne pas à un éclairage érudit du passé, qui serait drapé dans « la beauté du mort ». Par ses travaux personnels et tous ceux qu'elle impulse ou qu'elle appuie, elle souligne d'une part la rémanence ou la résistance de la pensée mythopoétique dans les créations les plus immédiatement contemporaines, d'autre part la place toujours essentielle aujourd'hui de l'oralité au cœur de notre bouillon de culture massmédiatique, oralité matricielle dont les rituels pragmatiques, les scénographies énonciatives et la dynamique communicationnelle fondée sur l'intersubjectivité affective s'ajustent avec

labilité aux contraintes techniques et expressives des différents supports. Si je regarde aujourd’hui d’un autre œil, chaque soir ou presque, le feuilleton télévisuel à succès de France 3 *Plus Belle la Vie*, remarquable catalyseur de débats sociétaux contemporains sous couvert de la chronique, fictionnelle et mouvementée, d’un quartier de Marseille, c’est sans doute pour avoir goûté aux côtés de Jerusa deux semaines de rang aux charmes de *Porto dos Milagres*, qui m’a fait réfléchir aux ressorts du succès des grandes telenovelas... Une mission d’enseignement et de recherche au Brésil en 2002 vaut parfois des lectures savantes plus arides : en traversant l’Atlantique on peut ne pas changer seulement de continent et d’hémisphère, mais bénéficier d’un décentrement salubre dans la perception, immédiate puis analytique, des récits circulants de la culture médiatique contemporaine.

On l’aura compris je l’espère, ce que j’apprécie au plus haut point chez Jerusa c’est sa conception extensive, humaniste au sens plein du terme, donc démocratique, de la culture. Récusant toute sémiotique techniciste, qui réserverait au demeurant ses études ciselées à des œuvres consacrées, le travail de Jerusa, dans la lignée de Lotman, s’efforce d’embrasser toutes les productions culturelles, sans tabous ni exclusions, en traversant du même coup les cloisonnements disciplinaires stérilisants. Qu’elle analyse les toiles de Zoran Music, réfléchisse aux enjeux du partido alto et à la fonction sociale du samba, tire les fils des chansons de geste médiévales jusqu’au cordel nordestino, commente *Avril brisé* d’Ismaïl Kadaré ou *Voyage en Arménie* d’Ossip Mendelstam, s’intéresse aux Livres de songes et au jogo do bicho, c’est toujours avec la même passion enthousiaste et rayonnante, *allegro con moto*, que Jerusa nous fait partager sa curiosité multiforme et toujours en éveil.

Jacques Migozzi est professeur et chercheur du Centre de recherches sur les Littératures Populaires et les Cultures Médiatiques de l’Université de Limoges, France.